

Un singulier conte de fées
La Petite Pièce en haut de l'escalier

Louis-Dominique Lavigne

Numéro 129 (4), 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23510ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavigne, L.-D. (2008). Compte rendu de [Un singulier conte de fées : *La Petite Pièce en haut de l'escalier*]. *Jeu*, (129), 19–23.

Un singulier conte de fées

La *Petite Pièce en haut de l'escalier* est un spectacle qui mérite qu'on s'y attarde. Cette création a beau être peu banale, je demeure surpris qu'elle suscite autant la controverse, quoique ce soit le propre des œuvres singulières de diviser l'opinion. De mon point de vue en tout cas, *la Petite Pièce en haut de l'escalier* s'impose comme une production remarquable. Tout ce que je souhaite, c'est que le TNM continue de croire en cette voie spécifique du théâtre, celle d'un art qui dérange par le radicalisme de ses partis pris. *La Petite Pièce en haut de l'escalier* ne fait aucune concession au réalisme, au psychologisme, au divertissement gratuit, à l'effet télé. Ici, on est au théâtre et nulle part ailleurs, en cet endroit toujours sacré où s'exprime un art qui a des choses à dire mais qui ne se soumet pas aux contraintes de son contenu. De toute façon, depuis l'échec du didactisme, tout artisan de théâtre sait que forme et fond doivent s'amalgamer en des rituels presque alchimiques pour que le sens émerge, magique, renouvelé, percutant, contagieux.

La Petite Pièce en haut de l'escalier

TEXTE DE CAROLE FRÉCHETTE. MISE EN SCÈNE : LORRAINE PINTAL, ASSISTÉE DE BETHZAIDA THOMAS ; DÉCOR : DANIELÉ LÉVESQUE ; COSTUMES : LINDA BRUNELLE ; ÉCLAIRAGES : CLAUDE COURNOYER ; MUSIQUE : MICHEL SMITH ; ACCESSOIRES : NORMAND BLAIS ; MAQUILLAGES : JACQUES-LEE PELLETIER ; PERRUQUES : RACHEL TREMBLAY. AVEC ISABELLE BLAIS (GRÂCE), HENRI CHASSÉ (HENRI), TANIA KONTYOYANNI (JENNY), JULIE PERREAULT (ANNE), JEAN RÉGNIER (L'HOMME) ET LOUISE TURCOT (JOCELYNE). PRODUCTION DU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE, PRÉSENTÉE DU 4 AU 29 MARS 2008.

Issue de la création collective

Je connais bien l'itinéraire de Carole Fréchette. Comme les Normand Canac-Marquis, Gilbert Dupuis ou Reynald Robinson, elle fait partie de ces auteurs qui sont nés de la création collective « engagée » des années 70. Cette méthode de création, en plus de refléter l'utopie collectiviste d'une contre-culture en train de s'affirmer, se révéla une école d'écriture magistrale qui

mit au monde des auteurs de premier plan, habités plus que d'autres par les problématiques de leur temps. Ces écrivains scéniques, rompus à une des pratiques les plus subversives du théâtre de création, font partie de ceux qui ont renouvelé notre écriture théâtrale en contestant d'une manière inspirée le formalisme des années 80. Ils offraient une synthèse originale en proposant des œuvres d'une étonnante maturité, où le social et l'expérimental ne s'opposaient plus.

Depuis, je suis d'assez près la carrière solo de Carole Fréchette. Je reproche parfois à ses textes, toujours fort bien ficelés, d'effleurer leur sujet. Comme si l'auteure engagée de l'époque du Théâtre des Cuisines craignait que les idées à aborder ne fassent ombrage à l'œuvre à écrire. Peut-être que Fréchette n'a pas tort. On connaît la difficile cohabitation de l'art et de la thèse quand il s'agit de bâtir une fiction que l'on souhaite la plus souveraine qui soit. Si c'est presque devenu le style de Carole Fréchette d'écrire des pièces fortes en se distanciant de ses thématiques, avec *la Petite Pièce en haut de l'escalier* l'auteure procède différemment. C'est ce qui m'éblouit et qui peut-être en irrite quelques-uns. La dramaturge plonge dans son propos avec une

telle énergie qu'elle pourrait y laisser sa peau. Cette incursion sans filet au cœur du thème aboutit à une étrange complexité qui invite le spectateur à réfléchir à une panoplie de sens tous plus évocateurs les uns que les autres.

Un théâtre onirique

La Petite Pièce en haut de l'escalier raconte l'histoire de Grâce, une jeune femme nouvellement mariée à Henri, un jeune homme démesurément riche et beau. Ce prince charmant moderne, admirée par sa belle-mère, mais critiquée par sa belle-sœur, offre à Grâce une véritable vie de châtelaine. Il lui défend cependant de pénétrer dans la petite pièce en haut de l'escalier. Grâce ne peut résister à sa curiosité et découvre dans la chambre interdite un corps d'homme à l'agonie qui l'attire. Cette désobéissance, sous le regard déroutée de Jenny la servante, va transformer sa vie de princesse en tragédie.

Fréchette aborde un univers théâtral qui semble nouveau pour elle : celui de l'onirisme, de l'insolite et de la déréalisation. Depuis plusieurs années, autant en Europe qu'en Amérique, ces champs d'exploration appartiennent plus au théâtre jeunes publics. C'est dommage. Cette catégorie du théâtre devrait revenir plus souvent sur les scènes du théâtre pour adultes. De nos jours, un nouveau Ionesco ou un descendant de Weingarten écriraient pour les enfants.

Barbe Bleue

Barbe Bleue est sans contredit un des contes de fées qui répond le mieux à notre sensibilité d'aujourd'hui. Il s'accommode à merveille à l'adaptation théâtrale. Du *Château de Barbe Bleue*, opéra de Béla Bartók, que Robert Lepage a mis en scène avec succès, au *Barbe Bleue* d'Isabelle Cauchy, en passant par *la Nuit blanche de Barbe Bleue* de Joël da Silva (un des grands textes de notre dramaturgie, toutes catégories confondues) et par la chorégraphie d'Hélène Blackburn, *Barbe Bleue*, un spectacle de danse qui a connu lui aussi un impact important auprès du jeune public, chacune de ces créations, nourrie par le conte, exprime à sa manière des états poétiques qui émeuvent le public comme des baumes réconfortants. Le spectateur du nouveau millénaire, de plus en plus matérialiste dans son quotidien, a peut-être besoin de féeries pour mieux s'équilibrer.

Pourquoi l'œuvre de Perrault inspire-t-elle tant les dramaturgies contemporaines ? Sans doute parce que cette rencontre entre la cruauté, l'amour et certaines fonctions de la morphologie du conte donne à la fable une efficacité dramaturgique d'une liberté sans précédent.

Le conte de fées

Tous les dramaturges le savent : c'est toujours très difficile de raconter une bonne histoire au théâtre. Certains auteurs s'y cassent les dents. Ils se rattrapent par l'action, les dialogues, les personnages ou bien en optant par défaut pour une pièce paysage (Vinaver) plus ou moins bien définie. C'est peut-être pour cela que beaucoup d'écrivains, de Brecht à Shakespeare, de Maeterlinck à Carlo Gozzi, se sont souvent arimés aux contes traditionnels pour mieux structurer leur narration. Ce choix esthétique règle le problème du récit. En s'appropriant le conte de Barbe Bleue, Fréchette s'appuie sur une fable sûre, qui a fait ses preuves, afin de mieux sonder nos

inquiétudes. La dramaturge se démarque par sa manière de traiter le déroulement des faits et elle impose sa personnalité d'écrivaine. C'est dans cette façon bien à elle de faire signifier son histoire, de lui donner des résonances actuelles, de la rapprocher de comportements sociaux brûlants d'actualité que Fréchette fait mouche.

Le conte de fées, issu de la tradition orale, est le lieu de toutes les exagérations. Carole Fréchette s'en donne à cœur joie. La mère très *middle class*, le très riche propriétaire, le château aux vingt-huit pièces, aux dix chambres d'amis, la sœur un peu *bum*, la bonne étrangère, le vagabond moribond sont autant d'exemples de grossissements féconds. Grâce aux conventions du conte de fées s'installe une métaphore qui, malgré ses invraisemblances avouées, demeure d'une solide crédibilité.

Habitué depuis l'enfance aux structures redondantes du conte, le public s'attend à entendre une conclusion convenue, une morale sans ambiguïté, qui rassure. Dans *la Petite Pièce en haut de l'escalier*, ce n'est pas tout à fait comme cela que ça se passe. Fréchette amorce la trame de sa pièce à gros traits et la boucle dans une obscurité d'un impact poétique troublant qui aigüise nos interrogations.

La Petite Pièce en haut de l'escalier de Carole Fréchette, mise en scène par Lorraine Pintal (TNM, 2008). Sur la photo : Henri Chassé (Henri) et Isabelle Blais (Grâce).
Photo : Yves Renaud.



L'interdiction

Autant dans le texte de da Silva que dans celui de Fréchette, c'est l'exploration de l'interdiction et sa transgression (les 2^e et 3^e des 31 célèbres fonctions du conte établies par Vladimir Propp) qui consolident le moteur dynamique du récit. Fréchette fouille le désir de Grâce de transgresser l'interdit, à un point tel qu'en accentuant l'ambiguïté de la chambre « maudite » elle renforce la dimension même de l'interdiction. C'est là où justement l'écriture de Fréchette trouve son pivot le plus percutant.

Grâce est obsédée par la volonté de désobéir. Henri a besoin d'une chambre vide pour justifier l'opulence de son château. De l'autre côté de la porte, Grâce voit tout autre chose que les femmes assassinées de Barbe Bleue. Tout au long de sa pièce, Fréchette utilise le bon vieux procédé de Michel Tournier ou de Gianni Rodari, qui consiste à transformer les contes connus en faisant volontairement référence à certains de ses éléments les plus caractéristiques. Les sept femmes, le leitmotiv « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?... », la tache de sang, sont autant de signes que l'auteure envoie à son public comme des clins d'œil sympathiques pour aller chercher sa complicité.

Grâce ne s'attend pas à voir ce qu'elle va voir, et nous non plus. Dans la chambre secrète, elle découvre une sorte de vagabond, un homme pauvre, blessé, qui souffre, et qu'elle finit par désirer jusqu'à se vautrer sur lui. Dans cet espace énigmatique, elle avise une présence qu'elle seule perçoit. La trouvaille dramaturgique de Fréchette est magistrale. Elle va chercher dans la plus pure tradition du théâtre de l'absurde la bonne manière de toucher un public qui ne veut plus se faire charrier par de vieux schémas sociaux périmés.

Le conte de fées, ce genre qui permet tous les écarts, facilite la tâche à Fréchette. De l'autre côté de la porte, Grâce rencontre un homme qui pourrait être la réincarnation du Schmurtz de Boris Vian. Ce personnage inquiétant des *Bâtisseurs d'empire*, par sa souffrance à la fois physique et symbolique, cependant plus près de l'humour noir que de la tragédie, fait appel à une des conventions théâtrales qui répond le mieux aux sensibilités d'aujourd'hui, celle qui injecte de l'insolite dans nos habitudes rationnelles. Le spectateur est aussi dérouté que tous les personnages du récit, lesquels, comme lui, cherchent la clarté. Ce brouillage des pistes crée l'effet d'étrangeté si cher



à Brecht. En bonne artiste politisée qui a bien assimilé ses expériences de théâtre intervenant, Fréchette, sans prêchi-prêcha, fait réfléchir son public sur les rapports entre les riches et les pauvres, l'injustice sociale, les contradictions inhérentes à la condition humaine. Rien de moins. C'est ce qui donne à cette pièce une portée sociale d'une rare modernité.

Une mise en scène remarquable

Tout est théâtre dans ce spectacle. Le texte, à sa simple lecture, invite à la transposition, au jeu choral, au refus du quatrième mur. La mise en scène de Lorraine Pintal répond à ces appels de la partition. Une des grandes qualités de Pintal, dans la plupart de ses travaux, c'est sa grande confiance au texte qu'elle défend. Chaque fois que la metteuse en scène s'attaque à un inédit québécois, elle plonge tout de go dans l'univers de l'auteur au lieu de le soumettre au sien. Il me semble voir là un des secrets de ses plus grands succès et parfois la cause principale de ses aventures les plus hasardeuses. Pintal vise juste ou passe à côté. Car elle suit jusqu'au bout le dramaturge qui l'interpelle. C'est tout à son honneur. Elle ne refait jamais le même spectacle. Ce dévouement à l'auteur aura permis de pénétrantes lectures des œuvres des Canac-Marquis, Réjean Ducharme, Suzanne Lebeau ou Marie Laberge.

Avec *la Petite Pièce en haut de l'escalier*, Pintal s'oppose au réalisme traditionnel avec un aplomb impressionnant. Danièle Lévesque, en complice de toujours, fait de même. Sa scénographie est un modèle du genre. L'imposante distribution s'investit dans la même voie. Elle aurait pu hésiter, par une interprétation plus fragile, à s'embarquer dans une orientation aussi tranchée. Ce n'est pas le cas. L'autorité d'Henri Chassé, l'intelligence de Louise Turcot, le lyrisme retenu d'Isabelle Blais, la souplesse de Tania Kontoyanni et la présence douloureuse de Jean Régnier donnent à la représentation cette touche d'irréel essentielle à cette sorte de transposition.

À l'avant-garde du théâtre vivant

La Petite Pièce en haut de l'escalier est un bon exemple d'un théâtre de suggestion, presque symboliste, où l'imagination invite à une méditation substantielle sur les conditions sociales d'une humanité minée par l'injustice.

De *Faut jeter la vieille* de Dario Fo, à *HA ha!...* de Ducharme, des *Oranges sont vertes* de Gauvreau aux *Fées ont soif* de Denise Boucher, le Théâtre du Nouveau Monde, pourtant un des grands lieux institutionnels du théâtre de répertoire, propose quelquefois des spectacles explosifs. Des bombes y ont parfois été concoctées qui, en semant la controverse, ont marqué l'imaginaire québécois. *La Petite Pièce en haut de l'escalier* s'inscrit dans cette foulée. Tout ce que je souhaite, c'est que le TNM continue d'offrir dans ses programmations ce théâtre à risque qui le propulse à l'avant-garde du théâtre vivant. **■**



La Petite Pièce en haut de l'escalier de Carole Fréchette, mise en scène par Lorraine Pintal (TNM, 2008). Sur la photo : Isabelle Blais (Grâce). Photo : Yves Renaud.